LUBLIN STUDIES IN MODERN LANGUAGES AND LITERATURE

AUTEUR

**La mer Méditerranéenne dans le *Voyage en Espagne* de Gautier : moyen hostile et sublime**

ABSTRACT

The *Journey to Spain* is one of the most recognized and analyses travel stories of the 19th century. However, the last chapter, which recounts the sea journey back to France, is less known, but crucial for understanding the author's conflicting feelings : a constant back and forth between adventure and routine. The Mediterranean Sea becomes a means to a end, as hostile as it is sublime, which conditions the writer's changing state of mind and helps him to experience a more reflective and progressive return, after six months of total disconnection.

Keywords : Gautier, *Voyage en Espagne*, Mediterranean Sea, romanticism

1. Introduction

Gautier voyage en Espagne en 1840 avec une idée fixe : découvrir la Castille et, surtout, la terre promise (l’Andalousie). Au fur et à mesure que l’auteur descend depuis les Pyrénées vers le sud, c’est-à-dire de la détestée routine jusqu’au souhaité dépaysement, l’émotion de son récit de voyage va *in crescendo*. Cependant, l’aventure aboutit à Cadix, quand il arrive à la mer Méditerranée qui symbolise la fin du rêve : effectivement, le moyen aquatique sera le fil conducteur à travers lequel il s’éloignera progressivement des intenses émotions vécues et qu’il remontera vers sa réalité quotidienne. Dès que le poète s’embarque, il se rend compte que la mer est un espace magnifiquement terrible : d’une beauté débordante quand il reste calme mais d’une violence excessive quand il s’agite. Dans le *Voyage en Espagne* le moyen aquatique devient, en fait, un élément apaisant du triste état d’âme du poète : en effet, c’est un environnement qui le berce dans son réveil le rendant moins brusque, plus progressif, tout en l’adoucissant et en raccourcissant le temps du retour. Plus il remonte la Méditerranée plus son enthousiasme et ses sentiments se refroidissent progressivement. Quand il arrive à Barcelone c’est déjà la fin du rêve : il ne se sent vraiment plus en Espagne ce qui le fait éprouver une déception amère mêlée d’un inévitable sentiment de joie interne pour regagner son foyer après une demi-année de dépaysement total.

Ce retour maritime vers *le Nord* (dans le texte toujours en majuscules) est décrit par Gautier dans le dernier chapitre qui n’occupe que quelques pages (39 concrètement) du long récit (407 pages), un chapitre qui n’a d’ailleurs, apparemment, pas trop d’intérêt. Comme nous avons dit, il ne suppose qu’un petit fragment du gros récit et, à priori, l’auteur n’y parle que de son rapide retour obligé. Cependant, l’analysant plus en profondeur, on se rend compte qu’il y dit bien plus qu’on ne le prévoyait et que son contenu peut être bien relevant pour mieux comprendre l’état d’âme ambivalent et contradictoire de l’auteur.

2. Sentiments impressions et opinions opposés

L’écriture du *Voyage en Espagne* suppose pour Gautier, comme tout grand voyage, « une sentence utile et nécessaire à la vie » (Baudelot de Dairval, 1988), une vraie rencontre avec soi-même. En effet, ce n’est pas nouveau d’affirmer que voyager suppose une vraie aventure de l’individu à travers toutes les formes de connaissance du monde et de son propre univers personnel. Et, grâce à la re mémorisation partagée de ce voyage sous forme de récit, il se produit une transformation de la relation du voyageur avec le monde et avec autrui ainsi qu’une modification de sa manière de l’imaginer (Cañizo Rueda, 1997). Par conséquent, tout voyageur, en plus des connaissances, découvertes et émotions cherche sa propre auto-réalisation et, à la fin de son périple, il revient toujours différent qu’au départ.

C’est vrai que, comme affirme Naïm, le récit de Gautier montre un « je […] qui désigne d’abord le feuilletoniste qui d'adresse à son public » mais il suppose aussi un travail d’introspection de l’auteur durant lequel il « trouve dans la relation de son voyage une manière d’existence littéraire différente de celle des œuvres de fiction et de poésie » (Naïm, 2020). Effectivement, cette première longue aventure réelle et littéraire suppose pour lui une fuite de la réalité ainsi qu’une libération : il s’ennuyait à Paris et se sentait asphyxié, entre autres, pour l’évolution de sa dernière relation sentimentale avec Victorina. La fuite lui semblait la seule solution à sa *maladie*existentielle et cela se traduisit en un besoin démesuré de bouger, de découvrir, de vivre, de sentir et, en somme, de voyager. Ce « grand fureteur du monde » ressent donc le « démon du voyage » (Senninger, 1994, pp. 8 et 281), une obsession qui *l’obligera*à partir et qui favorisera, en dernière instance, la rencontre avec soi-même et son propre univers poétique.

Cependant, le premier motif de son départ en Espagne n’a pas été très poétique, plutôt bien matérialiste : son ami Eugène Picot lui proposa d’entreprendre ce voyage avec la promise de revenir en France avec un bon chargement de vieux livres et chefs d’œuvre qui le favoriseraient financièrement. Mais, au retour de son aventure, le résultat en a été bien contraire : il n’avait acquis que des dettes qu’il devrait payer plus tard écrivant des articles journalistiques, ce qui -disait-il- l’obligerait à investir son temps à ces obligations et à renoncer à ce qui l’intéressait vraiment : la création poétique.

Tel qu’il l’explique dans *Départ*, son premier poème du recueil poétique intitulé *España,* qui suivit quinze ans plus tard la première édition de son *Voyage en Espagne*[[1]](#footnote-1), toutes ces circonstances matérielles, sentimentales et poétiques produisent en lui une lutte interne entre les deux tendances naturelles de l’homme : le côté animal (le mouvement) et le côté végétal/minéral (le statisme). Mais, finalement, c’est la première qui gagne car elle favorise la souhaitée *fuite* de la *modernisation/homogénéisation* européenne qui l’étouffe et le rapprochement de l’authenticité, de l’exotisme, de l’aventure, d’une image littéraire longuement rêvée, provenant souvent, d’ailleurs, de ses lectures d’Hugo, Musset ou Mérimée (Baynat, 2009). Ce premier grand voyage de Gautier devient, donc, une fenêtre d’ouverture de l‘écrivain vers des sensations, des émotions et des connotations poétiques extraordinaires, tout un souffle d’air frais pour sa vie personnelle et d’inspiration pour son imaginaire.

Nous analyserons ensuite le dernier chapitre du *Voyage en Espagne*. Nous centrerons notre attention, plus concrètement, sur les sentiments, impressions, opinions et sensations contradictoires que Gautier ressent tout au long du récit mais plus intensément pendant le trajet de retour maritime vers *le Nord* qui occupe ce dernier chapitre. C’est-à-dire, le contraste entre ses pensées à l’aller (la descente vers la mer) et au retour (la remontée par la mer) du voyage.

2. 1. Sentiments impressions et opinions opposés

Le premier contraste réitératif du récit de Gautier et présent aussi dans ce dernier chapitre est l’opposition entre la chaleur et le froid, marqués par la présence ou absence de soleil. L’auteur, au fur et à mesure qu’il traverse l’Espagne et s’approche du sud (descente vers la mer) se sent fasciné par la présence de plus en plus intense du soleil Espagnol, une source de chaleur inépuisable, un pouvoir immense qu’il qualifie même de divin. Il affirme, le long de son récit, que l’Espagne - et surtout le sud- est le meilleur observatoire de cet astre magnifique, ce *roi-soleil* (Baynat, 2007) tout puissant qui s’humanise *pour descendre de son trône* et *visiter* les hommes : « Le soleil descendait majestueusement dans la mer sur un escalier étincelant formé par cinq ou six marches de nuages de la plus riche pourpre » (Gautier, 1845, p. 371). Néanmoins, comme on peut observer dans ce dernier exemple extrait du chapitre qui nous occupe, pour sa culmination le soleil ne choisit pas la terre en tant que cible de sa descente triomphale, mais son épouse : la mer (Durand, 1984). Voici un autre exemple de la fin dun récit de cette image de lutte/fusion du ciel splendide (grâce au reflet du soleil) et la Méditerranée : “La mer seule peut lutter de transparence et d’azur contre un semblable ciel” (Gautier, 1845, p. 371).

Nous pouvons observer, également, que l’auteur associe le soleil à une image positive et joviale l’Espagne et, en revanche, son absence -surtout dans les pays du nord des Pyrénées- à la monotonie et à l’absence de diversité et de joie. Par exemple, dans ce dernier trajet maritime, il associe le bateau à vapeur sur lequel il voyage à la civilisation qu’il considère méprisable, c’est à dire, à la perte d’exotisme que son utilisation implique :

Le bateau à vapeur est bien réellement une invention septentrionale, son foyer, toujours ardent, sa chaudière en ébullition, ses cheminées, qui finiront par noircir le soleil de leur suie, s’harmonient admirablement avec les brouillards et les brumes du Nord […] Dans les splendeurs du Midi, il fait tache” (Gautier, 1845, p. 391)

En effet, utiliser ce nouveau moyen de transport lui produit des sentiments négatifs car c’est un des premiers indices de la fin de son rêve pittoresque et du retour à sa détestée vie quotidienne, à son pays dont l’industrialisation fait perdre, d’après lui, une bonne part de l’originalité des pays et des personnes.

Une autre *menace* qu’il trouve dans son chemin de retour etqui le fait réfléchir à ce sujet est la présence des anglais à Gibraltar qui, selon son opinion, sont des *intrus* qui habitent cette terre en *envahisseurs*, apportant leurs habitudes et modes de vie anglais sans absolument s’ adapter ni s’intégrer au mode de vie espagnol : « Ces longs visages britanniques […] en face de ce ciel étincelantet de cette mer si brillante, ne sont pas dans leur droit »(Gautier, 1845, p. 395) ; « ces soldats rouges aux allures d’automates, en face de ce ciel étincelant et de cette mer brillante ne sont pas dans leur droit […] » (Gautier, 1845, p. 395).Mais l’auteur affirme, que, malgré cette invasion, ces ennemis de l’exotisme n’ont pas pu annuler les forces de la nature dont le ciel splendidement éclairé par le soleil étincelant et la belle mer lumineuse espagnols :« Heureusement les Anglais n’ont pu ni salir la mer ni noircir le ciel »(Gautier, 1845, p. 397).

En rapport avec ce contraste *soleil/lumière* et *ombre* nous avons trouvé également des images contrastées concernant les couleurs dans le chapitre qui nous occupe, car Gautier affirme que l’Espagne est synonyme de clarté, de blancheur et de couleurs animées : « Algeciras dont les maisons blanchesreluisent dans l’azur universel » (Gautier, 1845, p. 393). Toujours par opposition aux *pays du Nord* où le manque de soleil influerait sur la prédominance de couleurs sombres comme le gris et le noir : « Quant à la Giralda, l’éloignement donnait à ses briques roses des teintes d’améthyste et d’aventurine qui ne semblent pas compatibles avec l’architecture dans nos tristes climats du Nord » (Gautier, 1845, p. 369). Et il trouve que cette fascinante mer Méditerranéenne qu’il découvre lors de son retour en France suppose la culmination de ce coloriage qu’il admire autant en Espagne, en tant que poète professionnel ainsi que peintre frustré[[2]](#footnote-2) : « La pleine mer […] une variété de tons et d’aspects inimaginable, à faire le désespoir des peintres et des poètes » (Gautier, 1845, p. 398).

Cependant, le long de tout le récit, on trouve une marquée ambivalence de sentiments et sensations de l’auteur face à ce soleil étincelant et donneur de vie qui devient, parfois, également violent et destructeur. Dans les descriptions du récit, Gautier parle de la force dévastatrice du soleil qui *attaque* (le registre belliqueux est souvent utilisé par l’auteur) et *frappe* avec une telle violence qu’on peut comparer les rayons avec des *épées* qui aplatissent et anéantissent les hommes les obligeant à annuler leurs forces, le sommeil (*la mort* des sens) devenant leur seule défense. Dans ce dernier chapitre l’écrivain nous rappelle encore une fois cette force dévastatrice du soleil espagnol qui détruit tout signe de vie : « il est vrai que nous étions en pleine canicule, saison pendant laquelle l’Espagne n’est plus guère qu’un vaste tas de cendre sans végétation ni verdure » (Gautier, 1845, p. 370).

Le poète inclut aussi une anecdote sur deux lézards espagnols qui l’ont fasciné et qu’il a voulu emporter chez lui mais qui n’ont pas pu supporter l’absence de chaleur et de soleil subis pendant le trajet de retour maritime et qui pourraient symboliser l’état d’âme de Gautier qui se sent aussi un peu *mourir* au fur et à mesure qu’il remonte vers le froid des sociétés et des pays civilisés : « J’achetai une couple de ces aimables animaux, que j’emportai dans une petite cage; mais ils prirent froid dans la traversée et ils moururent » (Gautier, 1845, p. 370).

Un autre contraste bien fréquent dans le *Voyage en Espagne* dont on a déjà un peu parlé et sur lequel Gautier insiste aussi dans ce dernier chapitre est l’opposition entre *exotisme/pittoresque/orientalisme* et *civilisation/progrès* qui cheminent les peuples vers le manque d’authenticité et d’originalité. D’un côté, l’auteur reconnaît les bénéfices des avances technologiques -le confort des moyens de transport, par exemple- mais, pour lui, quand on se sert de ces inventions modernes on perd l’originalité, l’authenticité et la beauté des moyens plus traditionnels : « […] auprès d’un navire à voiles, le bateau à vapeur, tout commode qu’il est, paraît hideux » (Gautier, 1845, p. 368).

Notre protagoniste se sent triste en navigant le long de la Méditerranée, il regrette que son retour maritime vers *le Nord* l’éloigne progressivement de ce pittoresque qui l’a entouré le long de tout son trajet et auquel il s’était habitué : « j’étais accoutumé à la pureté de race, à la finesse du cheval arabe, à la grâce exquise de démarche, à la mignonnerie et à la gentillesse andalouses [...] » (Gautier, 1845, p. 395). Il voit des signes de *menace* de civilisation partout. Par exemple, à Cathagène ou Alicante : « Les maisons s’élèvent et reprennent la tournure européenne. Je vis deux femmes coiffées de chapeaux jaune-soufre, symptôme menaçant » (Gautier, 1845, p. 401). Ou à Barcelone où il se sent presque déjà en France : « […] l’aspect de Barcelone ressemble à Marseille, et le type espagnol n’y est presque plus sensible » (Gautier, 1845, p. 406). Tout de même, il faut dire qu’il ne passe que quelques heures dans chaque endroit, que son état d’âme et ses préjugés ne le laissent rien voir de la réalité ni apprécier ce qui se présente devant ses yeux : ses affirmations en décrivant (plutôt jugeant) ces dernières villes méditerranéennes ainsi que ses habitants sont donc trop précipitées et injustifiées.

En revanche, en arrivant à Valencia, il découvre une dernière petite *oasis* dans son *désert* personnel. Au premier coup d’œil il pense que la ville va également le décevoir : “Valencia […] La cathédrale […] cloître […] dont les arcades demi-ruinées prennent les tons grisâtres des vieilles architectures du Nord” (Gautier, 1845, p. 389). Mais pour des raisons purement techniques cet arrêt dans le chemin dure davantage ce qui le permet de voir un peu plus et, même s’il affirme que la ville ne se rapproche pas de l’image littéraire romantique préconçue qu’il avait (provenant -comme il affirme- de ses lectures de *romances* et de *chroniques*) il découvre une dernière ville espagnole méditerranéenne qui réveille à nouveau son enthousiasme, grâce à son riche patrimoine architectural et pictural ainsi qu’à l’aspect pittoresque et traditionnel de ses gens :

[…] La Lonja de Seda […] est un délicieux monument gothique […] l’ancien couvent de la Merced […] un grand nombre de peintures […] une cour entourée d’un cloître et plantée de palmiers […] Le véritable attrait de Valence pour le voyageur c’est sa population (Gautier, 1845, p. 403)

Un autre contraste du récit, présent aussi dans ce dernier chapitre est l’opposition entre *l’émotion/la découverte/l’aventure* que suppose la traversée terrestre de l’Espagne, toujours vers le sud, et la monotonie de la vie quotidienne, synonyme de *civilisation, manque d’authenticité et monotonie*, vers laquelle l’auteur se dirige durant son trajet de retour maritime vers *le Nord*. De Cadix à Jerez il dit ressentir encore cette sensation de danger et d’incertitude éprouveé le long de son voyage. Nous dirons que cette sensation est plutôt imaginée que vécue, car il ne s’est jamais fait vraiment voler le long de son voyage en Espagne, mais il a besoin de ces promesses d’inattendu qui l’encouragent à avancer et l’aident à continuer de se sentir *vivant*.

Ce chemin, s’il faut croire la chronique locale, est fort dangereux. L’on y rencontre souvent des *rateros*, c’est à dire, des paysans qui, sans être brigands de profession, prennent l’occasion à la bourse quand elle se présente […] » (Gautier, 1845, p. 381).

En revanche, en arrivant en France tout disparaît, c’est le retour à la réalité. Il qualifie même son pays de *terre d’exil*, un endroit décevant pour lui où les émotions et la beauté espagnole n’ont plus de place :

Nous étions en France […] Les tours merveilles, les sommets d’argent de la Sierra Nevada, les lauriers-roses du Généralife, les longs regards de velours humide, les lèvres d’œillet en fleur, les petits pieds et les petites mains, tout cela me revint si vivement à l’esprit, qu’il me sembla que cette France, où pourtant j’allais retrouver ma mère, était pour moi une terre d’exil (Gautier, 1845, p. 407)

En fait, ce qui fascine Gautier vraiment de l’Espagne, en plus de la beauté de ses femmes et de ses paysages, est *la joie et la convivialité* de ses gens qu’il oppose à *la laideur, la tristesse et la solitude* que supposent pour lui les endroits civilisés dont quelques villes méditerranéennes citées sur lesquelles il a mis un instant le pied lors de son retour en France et qu’il trouve vides de charme, de joie et de coloriage : « Autant Málaga est gaie, riante, animée, autant Carthagène est morne […] la chaux a disparu, les murs ont repris les teintes sombres […] » (Gautier, 1845, p. 399).

Cependant, le concept de beauté et de laideur de l’auteur est souvent conditionné pour son excessive recherche de pittoresque ; par exemple, il considère qu’ un endroit dont les habitants ne s’habillent pas avec des vêtements typiques ne vaut plus la peine d’être visité et il critique que les femmes sont les premières à perdre leur authenticité et leur beauté suivant les modes européennes : « Les femmes sont les premières à quitter les vêtements nationaux [...] n’ont que le sentiment de la mode et non celui de la beauté » (Gautier, 1845, p. 405).

Et, pour finir, nous citerons l’opposition présente dans le récit entre *la liberté/le mouvement* que le poète assimile au voyage et *la prison/le statisme* que suppose pour lui le retour à sa maison ; le bateau de retour lui semble déjà comme une espèce de prison : « Je furetais dans les coins et recoins du petit univers flottant qui devait me servir de prison pendant quelques jours » (Gautier, 1845, p. 389). Comme nous avons expliqué auparavant, c’est dans le poème *Départ*, publié en *España,* qu’il explique le mieux cette lutte interne entre sa nature *minérale* et v*égétale* qui le traîne vers l’immobilité (la prison) et son besoin de bouger, de voler et de fuir (la liberté) :

Va, déracine-toi du seuil de ta demeure. L’arbre pris par le pied, le minéral pesant, sont jaloux de l’oiseau, sont jaloux du passant […] Je suis parti, laissant sur le seuil inquiet, comme un manteau trop vieux que l’on quitte à regret, cette lente moitié de la nature humaine, l’habitude au pied sûr qui toujours y ramène [...] (Gautier, 1981, p. 453)

3. Sentiments contradictoires

Les conflits internes et les sentiments contradictoires sont fréquents chez Gautier lors de tout son voyage mais pendant ce dernier chapitre qui nous occupe, ils s’accroîtront. Au fur et à mesure qu’il s’éloigne de l’Espagne *sauvage* et qu’il se rapproche vers *la civilisation* il ressent cette lutte interne avec forte intensité. Pourtant, comme nous avons déjà dit, il reconnaît que tout n’est pas négatif dans la modernité : « la civilisation avait son bon côté » (Gautier, 1845, p. 368). Mais il se fâche avec lui-même pour cette *faiblesse*, pour le fait de le reconnaître et de la préférer en certains moments de son voyage : « […] nous prîmes une tartane […] Ce véhicule nous parut, comparé aux galeras, d’une mollesse efféminée […] Nous étions surpris et comme embarrassés d’être si bien » (Gautier, 1845, p. 401).

Toutefois, quand il se rend compte qu’il arrête de descendre et qu’il commence sa remontée maritime, il reconnaît qu’il a visité l’Espagne en tant que touriste français envahisseur, que ses affirmations ont été parfois trop injustes ou exagérées. Mais, au fond, même s’il prétend renoncer à sa nationalité civilisée, ses origines et de ses habitudes modernes et européennes forment part de sa personnalité :

Il y avait bien longtemps que nous marchions le dos tourné à la France ; c’était la première fois depuis bien des mois que nous faisions un pas vers la mère patrie […] il est difficile de se défendre d’un peu de chauvinisme si loin de son pays. En Espagne la moindre allusion à la France me rendait furieux, et j’aurais chanté gloire, victoire, lauriers, guerriers, comme une comparse du Cirque-Olympique (Gautier, 1845, p. 389)

Par exemple, quand il visite les anglais à Tarifa, il les critique car ils y habitent, s’habillent, mangent ou parlent à l’anglaise ; néanmoins, il se sent honteux de ne pas y suivre les règles de la courtoisie du *monde civilisé* que les anglais maintiennent dans leur quotidien : “Pour la première fois, depuis six mois, je compris que je n’étais pas convenable, et que je n’avais pas l’air gentleman” (Gautier, 1845, p. 395).

Enfin, malgré toute ces contradictions internes que fréquentent les pensées de l’auteur pendant son voyage de retour, ses derniers mots du récit confirment qu’il est plutôt triste qu’heureux de revenir chez lui : il ne veut pas rentrer à son foyer chaud et confortable et à sa vie/routine parisienne civilisée mais pleine de contraintes et d’obligations et, par conséquent, vide d’émotions et de vie pleine et vraie : “En mettant le pied sur le sol de la patrie, je me sentis les larmes aux yeux, non de joie, mais de regret” (Gautier, 1845, p. 407).

4. La mer Méditerranée : moyen hostile et sublime

Nous finirons notre étude sur ce dernier chapitre du voyage analysant les descriptions que l’auteur nous offre du paysage maritime qui l’entoure lors de son retour vers la France, descriptions aussi opposées et contradictoires que l’état de l’esprit interne de l’auteur troublé et dubitatif analysé. Gautier découvre une mer méditerranée aussi inconstante et changeante que ses sentiments mais d’une beauté que ses yeux et sa plume ne peuvent pas ignorer :

[…] la pleine mer, tantôt moirée et gaufrée par le courant ou la bise, tantôt d’un azur terne et mat ou bien d’une transparence de cristal, tantôt d’un éclat tremblant comme une basquine de danseuse, tantôt opaque, huileuse et grise comme du mercure et de l’étain fondu” (Gautier, 1845, p. 398)

Le grand charme de cette mer pour le poète est, en effet, sa brusque nature ambivalente, c’est à dire, sa capacité de se montrer (comme son propre état d’âme) tantôt comme un moyen sublime, éclatant d’une beauté admirable tantôt comme un espace hostile, sombre, violent, voire dangereux.

Par ailleurs, une autre idée peuple son esprit. Même s’il défend que la nature est belle pour elle-même, sans que l’homme ne la touche, transforme ni détruise pour la modernisation, il pense aussi qu’un spectacle si sublime comme la mer et son immensité perdent tout son intérêt s’il n’y a pas, au moins, une personne qui navigue sur lui, qui l’admire, qui le pense et qui le raconte :

La pleine mer […] ce que la vue d’une solitude infinie a toujours de triste. Une mer sans aucune voile est le spectacle le plus mélancolique et le plus navrant que l’on puisse contempler. Songer qu’il n’y a pas une pensée sur un si grand espace, qu’il n’y a pas un coeur pour comprendre ce sublime spectacle ! (Gautier, 1845, p. 398)

Ce qui nous se rapporte avec les idées de Gautier sur l’importance du rôle des artistes qui traduisent et partagent leurs impressions visuelles en mots, images, objets, musique… Il affirme que c’est ainsi qu’ils donnent un sens à ces espaces immenses et sublimes que la nature nous offre et nous permet d’admirer :

[…] un point blanc à peine perceptible sur ce bleu sans fond et sans limite, et l’immensité est peuplée: il y a un intérêt, un drame (Gautier, 1845, p. 398)

5. Conclusions

Comme nous avons vu, dans ce dernier *chapitre/sommaire* du *Voyage en Espagne* Gautier résume ses impressions de voyage, ses idées romantiques sur la perversion de la civilisation qui annule les différences entre les nations et leur originalité mais aussi ses pensées internes qui varient continument comme les vagues de la mer sur laquelle il navigue pour rentrer en France.

Cependant, l’auteur n’a pas d’idées claires, ces mois de voyage n’ont fait qu’agrandir l’ambivalence et l’opposition d’émotions et de sentiments continus et contradictoires qui règnent dans sa tête. Nous pouvons conclure que le dernier chapitre du voyage en Espagne sert à résumer et confirmer ces contradictions internes de Gautier qui, comme il explique aussi dans le poème *Départ* cité auparavant, basculent dans son esprit entre les deux tendances naturelles de la nature humaine : le statisme (le confort et la civilisation) et le mouvement (l’aventure et l’exotisme). Ce retour maritime de l’auteur à travers la mer Méditerranée, un moyen changeant, tantôt sublime (beau, serein, calme, positif) tantôt hostile (violent, dangereux, effrayant, négatif), en consonance totale avec sa lutte personnelle interne, l’aide à réfléchir sur sa vie, ses sentiments, ses souhaits, ses déceptions, en somme, sur lui-même. Cette remontée progressive vers le Nord réveille les fantômes et peurs de Gautier mais elle l’aide aussi à prendre son temps de réfléchir, de s’adapter au retour, de se faire à l’idée que l’aventure est finie et de penser à son avenir personnel et professionnel.

Ce dernier trajet vers le Nord l’aide, finalement, à réfléchir sur lui-même, son métier, son rôle dans cette vie, ses idées, ses opinions, son apprentissage, ses préférences, ses aspirations comme poète… Comme tout voyageur il revient plus sage et, surtout, se connaissant un peu mieux. Ce dernier chapitre nous montre un Gautier un peu plus mûr, qui évolue dans sa vie personnelle et professionnelle, qui est donc prêt à s’aventurer vers de nouveaux chemins, vers d’autres voyages du corps et de l’esprit.

Bibliographie

Baudelot de Dairval, CH. C. (1988) Mémoire de quelques observations générales qu’on peut faire pour ne pas voyager inutilement. Bruxelles: Jean Léonard.

Baynat, M. E. (2007). La España de Gautier : el rey sol. L’Ull critic, 11-12, 79-92. En ligne, consulté le 14 janvier 2022. URL : https://raco.cat/index.php/UllCritic/article/view/207846/285658 DOI : <https://doi.org/10.21001/luc.19.20.12>

Baynat M. E. (2009). Départ o el universo poético-viajero de Gautier. Anales de Filología Francesa, 17, I. En ligne, consulté le 14 janvier 2022. URL : https://revistas.um.es/analesff/article/view/95591/91901 DOI: https://doi.org/10.6018/analesff

Baynat Monreal M. E. (2017). [Pintura y escritura en el Viaje a España de Gautier](https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=7046682). In [Historias de viajes](https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=736552): una perspectiva plural / coord. por [Flavia Aragón Ronsano](https://dialnet.unirioja.es/servlet/autor?codigo=166700), [José López Sánchez](https://dialnet.unirioja.es/servlet/autor?codigo=4868175), A. Vol. 2 (pp. 43-54). En ligne, consulté le 14 janvier 2022. ULR : https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=736552

Cañizo Rueda, S. (1997). Poética del relato de viajes. Krassel: Reichenberg.

Jérémy N. (2020). Figures de l’auteur dans le Voyage en Espagne de Gautier. Viatica, 7. En ligne, consulté le 14 janvier 2022. URL : <http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=1274>

Durand, G. (1984). Les structures anthropologiques de l’imaginaire. Paris : Bordas.

Gautier, TH. (1945). Voyage en Espagne (Nouvelle édition revue et corrigée). Paris, Charpentier éditeur. En ligne, consulté le 14 janvier 2022. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5685 444r.texteImage

Gautier, TH. (1981). Voyage en Espagne, suivi de España. Paris : Gallimard.

Miñano Martínez, E. (2006). España: un viaje de Theóphile Gautier a su poética. In La cultura del otro: español en Francia, francés en España [En ligne], 2006, consulté le 25 janvier 2022. URL : http://aliens.sav.us.es/ehfi/actasehfi/pdf/3minano.pdf

Senninger, C. M. (1994). Théophile Gautier, une vie, une œuvre. Paris : Sedes.

1. L’édition de 1981 du V*oyage en Espagne* de Gautier chez Gallimard apparaît suivi d’*España,* un recueil composé de 43 poèmes écrits durant ou après son séjour en Espagne, mais aussi d’autres publiés en revues ou journaux. Ce ne sera qu’en 1845 que tous les poèmes traitant le voyage seront réunis dans ses *Poésies Complètes*. Comme explique Miñano (2006, p. 3), on trouve une relation directe entre l’itinéraire du voyage ainsi que quelques aspects qui intéressent Gautier pendant son aventure espagnole et le contenu des poèmes du recueil. Ce n’est donc pas une publication à dédaigner, en plus, selon Miñano, on pourrait même considérer *España* comme une annonce ou précédent de celui qui serait son chef d’œuvre poétique : *Emaux et Camées*. [↑](#footnote-ref-1)
2. Depuis sa première jeunesse Gautier sentait un penchant naturel vers la peinture, en fait, cela fut sa première vocation et métier. Il fréquentait l’atelier du peintre Rioult à Paris. Il considérait que la peinture était l’art le plus parfait pour exprimer les sentiments et les expressions et il se sentait souvent frustré de ne pas pouvoir le faire au moyen du pinceau quand les mots ne lui suffisaient pas pour montrer ce qu’il éprouvait. Cependant, cette première vocation l’a suivi toute sa vie et elle est bien présente pendant son écriture : en effet, il utilise souvent la plume comme un pinceau et les couleurs et la lumière prédominent ses œuvres (Baynat, 2017). [↑](#footnote-ref-2)